

Libération

Corse: les révélations de l'homme qui a fait tomber les dirigeants du FLNC-Canal historique

J'ai brisé la loi du silence

Jacques Devet, patron du golf de Sperone, victime d'une tentative de racket.



«L'engagement revient»

Les convictions d'Olivier Blanckart, sculpteur-performer, et militant.

Olivier Blanckart a travaillé au cours des quatre années passées dans une association de soins à domicile pour les malades du sida. En 1995, il a réalisé au Centre Pompidou un kiosque de documentation d'information et de prévention du sida, la Galerie des urgences, dont le slogan était: «L'art contre le sida ne sert à rien: mettez des capotes.» Il ne figure pas à l'expo «Face à l'Histoire». Raison de plus pour qu'il s'explique sur son engagement.

«En 1991, je me suis retrouvé sans lieu pour travailler et sans galerie pour exposer.

Et avec la guerre du Golfe on a enfin compris que le mur de Berlin était tombé, qu'on avait littéralement "perdu le nord". En même temps, le sida a explosé dans la société. C'est à ce moment-là que j'ai commencé à faire des performances artistiques en clochard. Mon propos était de montrer que les artistes, comme d'autres catégories minoritaires de la société, étaient en voie de sous-prolétarianisation face à l'écroulement du marché de l'art et à la montée en

puissance des intermédiaires. Il fallait donc prouver qu'avec presque rien, une action dans la rue pouvait avoir un impact plus fort qu'une exposition à l'intérieur du musée.

En même temps, j'ai éprouvé la nécessité de travailler auprès de malades du sida. Comme j'avais déjà une expérience comme garçon de salle dans les hôpitaux, j'ai été engagé dans une association de soins à domicile. Mon travail se limitait à faire la cuisine, le ménage, la toilette corporelle, parfois l'accompagnement des mourants. En rentrant chez moi, je reproduisais au crayon-feutre sur du papier-calque des affiches de Lutte ouvrière, des articles sur la fin du socialisme parus dans *Le Monde*, ou encore je faisais du "sperme d'artiste" avec mes crottes de nez et mes poils de cul – les plus petites sculptures que j'aie jamais faites. Je voyais une cohérence entre ma position d'artiste et mon travail au

et des amis perdus, on finit un jour par se demander si notre propre colère ne devient pas notre ennemi. Il faut alors prendre du recul.

Ces temps-ci la question de l'art et de l'engagement revient à la mode. On peut se demander si ça ne correspond pas à la conjonction de la crise du sens dans l'art et d'une terrible trouille politique dans la bourgeoisie. De ce point de vue les incantations officielles sur la culture pour réduire la fracture sociale sont un vrai symptôme. Or il ne suffit pas d'aller à Oran-

Olivier Blanckart: «Evian, 1962-92».



ge où à Châteaullon au bras de Marek Halter. Car toute cette agitation est tellement convenue, qu'on finirait presque par se demander si après le sida, le Front national – cette autre peste – n'est pas la nouvelle aubaine politique du ministre Douste-Blazy.

La seule cause pour laquelle les artistes ont l'obligation impérative d'être engagés, c'est la cause de leur art. Car cet engagement est tout simplement consubstantiel au travail lui-même. L'art est l'expression formelle d'une attitude esthétique face au monde. Benjamin Péret l'avait prouvé magistralement et Régis Debray l'a éprouvé pratiquement, l'engagement politique est d'abord un choix personnel qui s'assume – physiquement, réellement – avec les armes propres à la politique, et l'engagement dans l'art s'exprime par les moyens spécifiques de l'art.

Parfois, il arrive que les artistes mobilisent les moyens de leur

En 1991, je me suis retrouvé social: sont un vrai symptôme. Or il ne suffit pas d'aller à Oran-galerie pour exposer.

Et avec la guerre du Golfe on a enfin compris que le mur de Berlin était tombé, qu'on avait littéralement "perdu le nord". En même temps, le sida a explosé dans la société. C'est à ce moment-là que j'ai commencé à faire des performances artistiques en clochard. Mon propos était de montrer que les artistes, comme d'autres catégories minoritaires de la société, étaient en voie de sous-prolétarianisation face à l'écroulement du mar-

Olivier Blanckart: «Evian, 1962-92».



ché de l'art et à la montée en puissance des intermédiaires. Il fallait donc prouver qu'avec presque rien, une action dans la rue pouvait avoir un impact plus fort qu'une exposition à l'intérieur du musée.

En même temps, j'ai éprouvé la nécessité de travailler auprès de malades du sida. Comme j'avais déjà une expérience comme garçon de salle dans les hôpitaux, j'ai été engagé dans une association de soins à domicile. Mon travail se limitait à faire la cuisine, le ménage, la toilette corporelle, parfois l'accompagnement des mourants. En rentrant chez moi, je reproduisais au crayon-feutre sur du papier-calque des affiches de Lutte ouvrière, des articles sur la fin du socialisme parus dans *Le Monde*, ou encore je faisais du "sperme d'artiste" avec mes crottes de nez et mes poils de cul – les plus petites sculptures que j'aie jamais faites. Je voyais une cohérence entre ma position d'artiste et mon travail auprès des malades. De fait, c'était un engagement de type "humanitaire" mais aussi l'expression d'une rage politique absolue.

Je tenais à séparer mon engagement d'avec ma pratique artistique: rien n'aurait été pire à mes yeux que de produire un "art du sida". Pourtant j'admets aujourd'hui que certains thèmes sont apparus dans mon travail suite à la fréquentation de la maladie. Par exemple le thème du corps. Depuis quelques mois, je me consacre de nouveau entièrement à l'art. En plus de l'énergie dépensée ces dernières années,

ge où à Châteauvallon au bras de Marek Halter. Car toute cette agitation est tellement convenue, qu'on finirait presque par se demander si après le sida, le Front national – cette autre peste – n'est pas la nouvelle aubaine politique du ministre Douste-Blazy.

La seule cause pour laquelle les artistes ont l'obligation impérative d'être engagés, c'est la cause de leur art. Car cet engagement est tout simplement consubstantiel au travail lui-même. L'art est l'expression formelle d'une attitude esthétique face au monde. Benjamin Péret l'avait prouvé magistralement et Régis Debray l'a éprouvé pratiquement, l'engagement politique est d'abord un choix personnel qui s'assume – physiquement, réellement – avec les armes propres à la politique, et l'engagement dans l'art s'exprime par les moyens spécifiques de l'art.

Parfois, il arrive que les artistes mobilisent les moyens de leur art au sujet de causes politiques. Quand le résultat ne dépasse pas les limites du champ politique, ça s'appelle de la propagande. Quand ça dépasse les limites on peut avoir des chefs-d'œuvre. Mais la plupart du temps c'est entre les deux. Une parenthèse dans l'œuvre principale, et c'est aussi bien comme ça. C'est une liberté supplémentaire qu'on s'octroie, tout le contraire d'une rente, chacun sur son petit créneau. Et en tout état de cause, les bons ou les mauvais sentiments ne sauveront jamais une œuvre médiocre.» ●

OLIVIER BLANCKART